



«Le ballet de l'apocalypse», imaginé en 2006 avec la designer Ligia Dias.

COLLECTION RUBELL FAMILY MIAMI

créant même parfois des choses intéressantes. Par exemple, les «Guérillères», j'y suis arrivée un peu par hasard. Il y a environ trois ans, on m'a envoyé une vidéo sur ces miliciennes kurdes: c'était sidérant de voir ces filles de 18 ans apprendre à manier des armes et à combattre. En même temps, il y avait quelque chose de très tendre, en résonance avec leur vie quotidienne. Ces œuvres ont un contexte: elles ont été conçues pour une exposition à Dallas, au Texas, six mois avant l'élection

«J'apprécie l'idée de jouer avec le sentiment de malaise qu'on peut ressentir face au macramé»

Mai-Thu Perret

de Trump, six mois après l'attentat du Bataclan, dans un temps où la violence était omniprésente. Quand j'ai vu ce film, je n'arrêtais pas de penser à ces personnes et j'ai eu envie de réaliser une sorte de mémorial, ou d'éloge, en créant des statues à leur effigie, tout en sachant que ça restait du domaine de l'imaginaire puis-je ne les ai jamais rencontrées.

**Comment est né «Crystal Frontier»?**

Après des visites à différentes communautés bien réelles dans le désert américain et la lecture de certains livres. Au début, l'idée était celle d'une inversion littéraire:

il y a tant d'espaces uniquement masculins, qu'est-ce que ça donnerait d'imaginer un groupe autonome avec seulement des femmes? Quelle forme de liberté cela apporterait?

**Le récit joue un rôle fort dans votre œuvre. Écrivez-vous beaucoup?**

Assez peu. Toutefois, je pense énormément par narration ou bribes d'histoire, et je fais de multiples recherches par la lecture. Il m'arrive encore de rédiger quelques textes que j'ajoute à ceux de «Crystal Frontier». Pour l'exposition, on a d'ailleurs consacré une salle à ces écrits, présentés de façon très graphique: les parois sont peintes en trois couleurs et des extraits de textes directement collés au mur, à des échelles différentes.

**Diriez-vous qu'il y a un aspect documentaire dans votre travail?**

Pas dans le sens d'un film ou d'un ouvrage. Disons que je m'inspire souvent de choses réelles. En fait, c'est le format documentaire qui me plaît, la façon dont les objets laissent des traces, les questionnements archéologiques, les reconstructions d'une société disparue à travers les empreintes matérielles qu'elle a laissées.

**Beaucoup des matières que vous employez, telles que la céramique ou les tissus, sont utilisées par l'artisanat...**

Ces techniques m'intéressent car, d'abord, elles sont plutôt considérées comme féminines et, ensuite, ce ne sont pas des matériaux canoniques de l'his-

toire de l'art. Elles apportent donc une certaine liberté, une fraîcheur. Ça me parle parce que c'est fortement connoté: j'apprécie l'idée de jouer avec le sentiment de malaise qu'on peut éprouver face au macramé, par exemple, qu'on peut considérer comme un peu moche. Après, j'aime aussi beaucoup les arts décoratifs, l'architecture et le modernisme en général.

**Les avant-gardes du XXe siècle vous inspirent-elles?**

Elles me passionnent. Le Bauhaus ou le constructivisme sont beaux car pleins de promesses: inventer de nouveaux espaces de vie, aspirer au changement, au bonheur. Je suis fascinée par ce côté utopique.

**Marier artisanat et utopie, n'est-ce pas le grand écart?**

Mais beaucoup de gens l'ont fait! Pensez à tous les hippies qui sont partis faire du fromage de chèvre ou de la poterie dans les années 70!

**Sur quoi travaillez-vous actuellement?**

Une exposition à Bristol autour de la sorcellerie. Récemment, on m'a proposé de me pencher sur l'histoire de la sorcellerie à Genève et je me suis mise à lire plein de choses. C'est totalement hallucinant de se dire que la dernière sorcière a été brûlée en 1652 sur la plaine de Plainpalais!

**Mamco, Genève**

Du 10 octobre 2018 au 3 février 2019

[www.mamco.ch](http://www.mamco.ch)

## «J'aime fouetter la mémoire et me nourrir de ce que je vis»

**Prix des lecteurs 1/6**  
**Le Lausannois Marc Agron est le premier des six nominés à rencontrer le public. Sélectionné pour son deuxième roman**

Exactement comme dans son livre, même si ce lundi l'heure est à la pause de midi à Lausanne, des clients, des flâneurs poussent la porte de l'Univers, à la fois lieu de passage et sanctuaire pas si silencieux de livres anciens. Et exactement comme le libraire-écrivain de «Carrousel du vent», son deuxième roman paru à la rentrée (L'Âge d'homme, 221 p.), Marc Agron s'intéresse à chacun d'eux, attentif. L'écoute est d'abord passive, il attend, laisse surgir les petites anecdotes du quotidien, ces histoires qui viennent ricocher avec la sienne, telle l'ultime écume d'une vague sur la plage. Soudain, l'une d'elles touche dans la cible, le cœur... l'émotion monte. L'aléatoire des synchronismes, la porosité de l'esprit à toutes les curiosités qu'elles soient humaines ou intellectuelles, Marc Agron en a fait un art d'écrire. De tisser les cultures et de croiser les existences.

Une année après son succès en primo-romancier avec «La mémoire des cellules», cette immersion aussi critique que jouissive dans les tranchées d'une certaine vacuité artistique, l'auteur retourne cette fois sur ses propres pas. Un père capitaliste,

«un homme délicieux, un intellectuel», une mère intrinsèquement «juive» mais profondément catholique, des frères, des sœurs, tous fondus dans une incroyable farandole humaine. La famille de Marc Agron, bien né et élevé dans la Yougoslavie de Tito, celle, aussi de Maks, le narrateur. «Je dois le dire, glisse-t-il, les noms ont été changés au dernier moment, j'avais besoin d'écrire au plus près de la réalité.»

Mais l'intimité oxygénant «Carrousel du vent», si elle trouble parfois, n'est pas excluante. Lancé dans l'écriture comme dans un pèlerinage, le quinquagénaire qui s'avoue volontiers mélancolique - «et de plus en plus avec l'âge» - s'y est retrouvé. Il raconte la perte du père, le traumatisme de l'instant où la police est venue annoncer son décès dans un accident de voiture. Le voyage, le très long itinéraire au propre comme au figuré, pour se rendre aux funérailles. «Bien incapable de monter une intrigue, j'aime fouetter la mémoire et me nourrir de tout ce que je vis. Ce sont littéralement des faits divers qui peuvent devenir de la littérature par l'utilisation de la fiction.»

**La vie avant tout**

L'aventure est cathartique, le roman se lit comme un

kaléidoscope d'humanités attachantes, cocasses ou encore énigmatiques. Mais avant de réfléchir cette improbable alliance entre

baroque et surréalisme, avant que le lecteur n'emboîte le pas de l'écrivain baladeur d'âmes sensibles, de

références érudites et d'impressions pointues du monde, l'histoire prend le temps de se nouer dans une

ville qui ne dit pas son nom, mais qui pourrait être Lausanne, au milieu des livres

anciens. Sincère, l'histoire elle-même avoue ses difficultés d'être, de se matérialiser en récit. L'allégorie a pris le pouvoir. Mais

l'univers de Marc Agron, tourbillonnant avec le vent

poète autant qu'entre les déliés d'une plume fertile, l'inspiration va naître et la

vie va reprendre toutes ses couleurs. Du désir au secret. Du bizarre à l'humour. D'un certain fatalisme à l'ironie. Métissé de tous ces niveaux de lecture, le fil narratif embarque l'imaginaire lorsqu'il conte,

surprend et intrigue, il ne transporte pas toujours.

**Florence Milliod Henriques**

**Rencontre avec l'auteur**

Lausanne Palace, sa 13 oct (11 h), entrée libre sur inscription à [prixdeslecteurs@lausanne.ch](http://prixdeslecteurs@lausanne.ch) [www.lausanne.ch/prixdeslecteurs](http://www.lausanne.ch/prixdeslecteurs)



VANESSA CARDOSO

### Le livre...

**... qui vous a donné envie d'écrire?**

«Mendiants et orgueilleux» d'Albert Coquery, sans hésitation. Ses personnages ne sont pas au premier plan, ce sont des anti-héros et il est extrêmement doué pour cet art de raconter un monde, de le critiquer «mine de rien» avec un détachement sans pareil.

**... que vous aimez offrir?**

C'est toujours le même depuis des années, et depuis des années, les gens se demandent pourquoi je leur offre «Le Quatuor d'Alexandrie» de Lawrence Durrell. Un livre magnifique mais il compte 1000 pages. Je dois d'ailleurs en être le principal acheteur!

**... que vous rajoutez à votre bibliothèque?**

Il vient s'empiler sur d'autres. Il n'y a pas d'ordre de rangement. J'aime l'idée de la pile.

**... avec lequel vous ne voulez pas être vu?**

Ce n'est pas une histoire de honte, mais autant je déteste l'homme qu'est Céline, autant j'ai aimé «Voyage au bout de la nuit». Par contre, je n'ai lu aucun autre de ses livres et ne le ferai jamais. **F.M.H.**

## La rentrée de Caroline Coutau — Éditions Zoé

«Tous ou presque cherchent à comprendre d'où ils viennent»

Les Éditions Zoé, à Genève, proposent cet automne 7 titres.

Avec, relève sa directrice **Caroline Coutau**, «un accent très fort sur l'identité et l'ailleurs. Tous ou presque cherchent à comprendre d'où ils viennent par un voyage.» Avec «Les billes de Pachinko», Elisa Shua Dusapin file au Japon explorer la transmission entre mère et fille, dans



LUCIEN FORTUNATI

«La musique engloutie», Christian Haller retourne en Roumanie, sur les traces de l'enfance de sa mère en 1920. Le trio de «Stand-by» offre un trépidant dernier «épisode» de la saison 1 entre Groenland, Balkans et Italie. Du côté des auteurs étrangers, le Canadien David Chariandy emmène avec les «176 pages d'une rare intensité» de «33 tours» dans la banlieue de Toronto et à Trinidad, et l'Américain Teju Cole repart à Lagos, ville de son enfance, avec «Chaque jour appartient au voleur».



### Le coup de cœur

Comme Caroline Coutau défend toutes ses parutions avec la même ferveur, et nous charge de choisir, voici l'occasion de reparler d'un livre paru en 2015 dans la petite maison française Tind, et qui mérite largement une redécouverte. «Atlas Nègre», du

Vaudois Bruno Pellegrino, reparait en poche chez Zoé sous le titre «Comme Atlas». Un envoûtant et magnifique voyage au bout d'une rupture, entre Madagascar, la Russie et le Japon.

### Les autres sorties

Concernant les autres titres, la directrice de Zoé évoque notamment la «force d'évocation remarquable» d'Elisa Shua Dusapin: «douce mais déterminée, visuelle, précise, parfois en colère, elle ose s'approcher de son étrangeté, elle nous parle à tous». L'Argovien Christian Haller qui fait ressurgir «le charme infini de la Mitteleuropa au XXe siècle», ou le Bernois Matthias Zschokke en «hypertémoin de notre temps» à la langue cinglante, à l'humour ravageur et à la tendresse infinie.

### Le livre à rappeler

«Madame la présidente», d'Hélène Cooper, paru en avril. «Une des toutes grandes journalistes du New York Times raconte la vie d'Ellen Johnson Sirleaf, Prix Nobel de la paix et première femme présidente d'un pays africain.»

### Autour des livres

Elisa Shua Dusapin sera l'invitée de «Passe-moi les jumelles», le 2 novembre à 20h10 sur RTS1 **Caroline Rieder** [www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

## En bref

**Le Femina se précise**

**Prix littéraires** Au deuxième tour, emmenées par leur présidente Mona Ozouf, les dames du jury Femina ont exclu Nina Bouraoui, Clara Dupont-Monod, Vanessa Schneider, Olivier Liron et Philippe Vasset. Elles ont par contre gardé «Le lambeau», de Philippe Lançon, et intégré «Par les écrans du monde», de Fanny Taillandier, en lice déjà pour le Médicis. Le choix des essais a été dévoilé. Outre «Un temps pour haïr», de Marc Weitzman, en course pour les Renaudot et Médicis, notons «Histoire des crétiens des Alpes», d'Antoine de Baecque. Le Prix Femina lance la semaine des proclamations des prix d'automne, le 5 novembre, avant les Goncourt et autres Renaudot. **cle**